

CHAPITRE IX.

I. MALADIE DE LÉON; SA MORT.

Léon avait reporté toutes ses pensées sur les affaires intérieures de son pays et y avait mis tout son cœur. Il ne songeait plus à ses voisins. Son seul souci était de remettre son royaume dans des conditions prospères à son successeur qui tardait à venir. Il voulait le voir pour écarter tout motif à contestations derrière lui. Mais sa fin arrivait à grand pas. Comme il se sentait le cœur toujours jeune, l'esprit toujours vif, il ne prévoyait pas, cela arrive souvent, que sa dernière heure allait sonner. Les visages de ceux qui l'approchaient le lui laissaient voir pourtant. La triste nouvelle de sa fin prochaine se répandait à sa cour et au dehors; mais qui donc eût osé l'en avertir? Qui donc eût osé faire entrer le spectre de la mort dans la chambre de Léon? Il fallait avoir pour cela cette langue de feu brûlant d'Isaïe ou d'Ezéchiël. La circonstance la fit trouver. Ce fut le patriarche du pays, ce fut le vieux Catholicos Jean qui fut chargé de cette pénible mission.

Accompagné des princes, il se rendit donc auprès du roi à qui il fit voir plutôt par sa contenance que par ses paroles, l'émotion de son cœur. Le roi le comprit tout de suite et sentit qu'il devait dire adieu à la vie. Il voulut dignement mourir comme il avait vécu, en maître et en souverain. Il savait qu'une heure lui était accordée. Avant que ses forces l'abandonnassent complètement, il voulut, selon la belle expression de notre docteur Élysée le doucereux, il voulut changer la mort connue en l'immortalité. Et comme au temps où il était plein de vigueur, à moitié chemin de sa vie, on l'avait vu, à l'annonce de l'approche de l'ennemi, bondir le premier pour se jeter à sa rencontre, au-delà de ses frontières, plutôt que de le laisser faire un pas sur son territoire, on le vit rappeler son courage d'alors pour arrêter l'implacable ennemi qui se dressait maintenant devant lui, lui défendre d'entrer dans son palais, et indiquer lui même le lieu où il voulait que sa dépouille mortelle fût déposée.

Ce ne fut pas pour imiter son grand rival qui, par bravade ou par sophisme, fit promener en ville le linceul qui devait l'envelopper comme le signe et la bannière de la vanité et du néant de la grandeur de ce monde, et pour montrer à la foule tout ce qui lui restait à emporter avec lui de toutes les conquêtes